

n'avoir aucune connaissance de l'organisation administrative en France, il faudrait ignorer jusqu'à quel point la meilleure, la plus précieuse garantie contre les envahissements de l'arbitraire, en cette partie, se trouve dans le conseil-d'état. C'est une vérité qu'il a lui-même plusieurs fois démontrée, lors des discussions qui ont eu lieu dans le sein des chambres sur l'existence de ce conseil, et sur l'importance de ses fonctions.

Les règles de l'administration ne sont point inflexibles, comme celles de la loi civile ou criminelle, et l'équité personnelle de ceux qui la dirigent y tient par conséquent une très-grande place; mais l'équité, n'est-ce pas le vrai en toutes choses? et qui fut jamais plus ami du vrai, qui lui fut jamais plus dévoué que M. Cuvier? On ne l'a pas connu tout entier, quand on ne l'a pas vu et entendu dans une de ces séances de conseil, de comité, où se font les affaires. Rarement empressé de dire son avis, il y paraissait même un peu distrait; on aurait pu le croire occupé de toute autre matière que celle dont on délibérait, et souvent il l'était à écrire l'arrêté ou le règlement qui devait sortir de la délibération. Son tour n'était venu que lorsque les raisons étaient échangées de part et d'autre, lorsque les paroles inutiles étaient à peu près épuisées: alors

un jour nouveau se levait pour tous les esprits, les faits avaient repris leur place, les idées, qui étaient confuses auparavant, se démêlaient, les conséquences en sortaient inévitables, et la discussion était terminée quand il avait cessé de parler. Quel était donc le pouvoir qu'il exerçait? On ne l'expliquera point assurément par l'artifice de sa parole; ses expressions étaient simples, quelquefois négligées; aucun trait, aucune image; il dédaignait, en pareil cas, tout ce qui ne se serait adressé qu'à l'imagination. Ainsi donc aucun prestige de l'art, mais toujours l'ordre et la lumière, ce premier besoin, ce plaisir le plus pur de l'esprit et de la raison. Ailleurs et sur un plus grand théâtre, voyons-le, assistant, prenant part à la préparation des projets de loi et aux délibérations dont ils sont l'objet, soit dans les comités particuliers, soit dans le conseil-d'état, soit dans les conseils de cabinet, où il fut souvent appelé. Je me reprocherais de ne pas parler avant tout, car je sais que c'est un des services qu'il se félicitait le plus d'avoir rendu, de l'usage qu'il fit de son talent et de son influence pour obtenir, dans le projet sur l'organisation et la juridiction des cours prévôtales, les modifications qui ont le plus contribué à en atténuer les dangereux effets. Il aimait à rappeler ce succès, mais jamais sans dire en même temps

l'appui qu'il avait trouvé dans le bon esprit, dans le caractère honnête du duc de Richelieu (je cite ses propres expressions), sans faire une juste part aux secours que lui avaient prêtés M. Royer-Collard et M. de Serre, l'un dans le conseil-d'état, l'autre dans la commission de la chambre des députés. Que si nous passons à des matières qui, sans être plus graves, sont peut-être d'un ordre encore plus élevé, nous le verrons animé, soutenu par ce même instinct-de rigoureuse observation qui lui avait servi à reconnaître la forme et l'organisation de tous les êtres émanés de la création actuelle et des créations précédentes; nous le verrons, dis-je, pénétrer avec une égale facilité dans l'organisation des corps politiques, dont il avait étudié les moindres ressorts, dont il connaissait toutes les forces et toutes les faiblesses.

L'étendue de sa science en histoire lui fournissait, sur ce vaste sujet, d'inépuisables lumières, et son esprit scrutateur lui avait donné les moyens d'acquérir une foule de notions pratiques dont la valeur se retrouvait en toutes occasions. Ainsi il lui avait suffi d'un très-court voyage à Londres pour comprendre et saisir tellement bien le mécanisme du gouvernement anglais, qu'il était à son retour en état de détruire par d'irrécusables démonstrations les idées

fausses que s'étaient faites sur ce gouvernement beaucoup de ceux qui se flattaient de le mieux connaître. Avec un tel fonds par-devers lui, et n'abandonnant jamais la méthode de ne procéder qu'appuyé sur la connaissance la plus exacte des faits, auxquels seuls appartient, en tant d'occasions, de confirmer ou de démentir les principes, il n'a pas dû se trouver toujours d'accord avec les divers esprits qui, tenant moins de compte de ces faits, en acceptant moins les conséquences, se sont successivement efforcés, et quelquefois dans des sens fort opposés, de faire pencher la balance du législateur vers les opinions dont ils étaient préoccupés. Que si les avis et les sentiments de M. Cuvier n'ont pas toujours triomphé dans les luttes où il s'est ainsi trouvé engagé sur beaucoup de grandes, de difficiles questions, personne au moins ne saurait nier qu'il n'ait porté dans les discussions auxquelles elles ont donné lieu des lumières très-utiles et qui ont souvent contribué à améliorer les projets même qui n'avaient pas son entier assentiment. Quant à ceux dont il crut pouvoir accepter la défense devant les chambres, vous savez comment les qualités les plus brillantes et les plus solides de son talent ont toujours éclaté dans les discours qu'il a prononcés à leur occasion. Ceux de ses auditeurs qu'il n'a pas con-

vaincus ont au moins rendu hommage à la convenance, à l'élévation, à la dignité de sa discussion, et toujours ils ont été charmés de l'entendre, alors même qu'ils résistaient à ses inspirations. Entre les plus remarquables de ces discours, je ne crains pas de citer celui qu'il a prononcé en 1820 à la chambre des députés, sur un projet de loi d'élections. Ou je me trompe fort, ou sa puissante dialectique s'y est élevée plusieurs fois jusqu'à une très-haute éloquence. En cet endroit une réflexion vient frapper mon esprit : M. Cuvier, dans sa carrière politique, ne s'est jamais montré, depuis le moment où il y est entré, que comme prêtant appui aux gouvernements sous lesquels il a vécu, et aux yeux de quelques personnes, ce serait presque, il le faut avouer, un motif pour lui accorder un peu moins de considération. Ceci peut mériter qu'on s'y arrête un instant. Tous les hommes ne reçoivent pas la même destination en entrant dans ce monde, et leurs facultés diverses les poussent habituellement (je parle de ceux même qui ne poursuivent que le bien) dans des routes très-divergentes. Il en est qui, aspirant sans cesse à améliorer, à perfectionner la société qui les renferme, ne redoutent aucun essai, appellent toutes les tentatives, affrontent volontiers toutes les expériences. Le mieux auquel ils prétendent leur fait

aisément méconnaître ou dédaigner les avantages de ce qu'ils possèdent, c'est un enjeu que toujours ils hasardent facilement et même légèrement; nous ne vivons point dans un âge où cette assertion puisse être traitée de chimérique. D'autres au contraire, plus frappés des dangers et des maux qui surgissent trop souvent à la suite des grandes perturbations politiques, ne perdant jamais la mémoire des malheurs dont l'histoire, en des cas pareils, a retracé le tableau, ayant recueilli, pour principal fruit de leurs études, que ce mieux tant demandé, s'il n'est recherché avec une certaine mesure de prudence et même de réserve, peut conduire à une dégradation sensible de l'état plus ou moins satisfaisant dont on jouit, s'appliquent par-dessus tout à défendre cet état contre des agressions où ils ne sauraient s'empêcher de voir une grande imprudence et parfois même une coupable témérité; ceux-là se disent qu'il faut à tout prix préserver et soutenir cette tente commune, où leurs adversaires même trouvent un abri. Les connaissances qu'il possédait en histoire, et le souvenir des sévères avertissements dont sa jeunesse avait été entourée, auraient peut-être suffi pour entraîner M. Cuvier sur cette ligne d'opinion et de conduite : mais les habitudes de son esprit, et les travaux auxquels il s'était le plus consacré, l'y

placèrent encore d'une manière bien autrement impérieuse. L'étude de la nature, l'admiration continuelle de l'ordre qui se retrouve dans les moindres parties dont elle se compose, de cet ordre qui produit, qui vivifie, qui conserve tout, lui avait inspiré le besoin de retrouver toujours le même principe dans l'organisation politique et sociale, de l'y soigner, de l'y défendre; et comme les gouvernements sont partout les gardiens naturels de l'ordre, ils étaient par cela seul l'objet de son intérêt particulier. Rappellerai-je que les mêmes dispositions en faveur des gouvernements établis étaient nées de causes semblables dans l'un des esprits les plus éminents de notre âge? L'illustre auteur de la *Mécanique céleste* les avait puisés dans l'étude des lois qui règlent et maintiennent le mouvement des astres, comme M. Cuvier dans la recherche et l'observation de celles qui président à l'organisation des êtres. Cette explication de ses vues et de sa conduite politique a été, si je suis bien informé, plusieurs fois donnée par M. de Laplace lui-même, et notamment à l'un des hommes qui se partagent aujourd'hui l'empire de la science, et que la chambre des pairs, depuis quelques jours, se félicite de compter parmi ses membres.

Ne nous plaignons pas, au reste, si cette in-

clination se rencontre quelquefois dans des esprits supérieurs; ce n'est pas sur cette pente que la foule est entraînée: et il pourrait être bon qu'elle fût quelquefois avertie par de puissants exemples qu'on y peut mettre le pied sans déchoir d'aucun rang, sans rien perdre de ses droits à l'estime et même à la reconnaissance de ses concitoyens. On ne croira pas, sans doute, que M. Cuvier, poussé par les motifs et l'instinct que je viens de dire, à protéger et défendre l'action des gouvernements sous lesquels il jouissait de la protection des lois, fût pour cela l'ennemi des utiles et progressives améliorations sans lesquelles nulle institution ne se soutient et ne se conserve dignement: il voulait seulement qu'elles fussent le produit d'une observation patiente et éclairée; il ne les voulait point improvisées avec l'emportement des passions; il les désirait, il les appelait, mais méditées, mais discutées avec calme, après une étude approfondie des principes, et après une consciencieuse recherche des besoins véritables. Est-il nécessaire de dire à quel point cette disposition, jointe à tant de connaissances variées et approfondies, à une si longue habitude dans le maniement des affaires administratives, l'aurait rendu précieux dans le rang qui lui avait été récemment assigné à la chambre des pairs. Sa place y était marquée à la suite des noms illus-

tres que j'ai rappelés en commençant ; et il était impossible que le sien ne s'offrît point à la pensée du prince éclairé qui fit tomber sur lui un de ses choix, lorsque, occupé du soin de remplir une partie des vides qui se laissaient apercevoir dans cette enceinte, il rechercha les noms les plus capables de conserver à l'institution de la pairie la force et le lustre dont elle ne saurait être privée, sans que l'État tout entier ne soit frappé dans une de ses bases. M. Cuvier avait été particulièrement sensible à l'honneur qu'il venait de recevoir ; il le considérait comme la plus flatteuse récompense pour tant de travaux accomplis, pour tant de services rendus ; et en même temps il jouissait vivement du bonheur de se trouver dans une position qui lui donnerait le droit de s'exprimer sans nulle gêne, sans nul détour, en tant d'occasions où il faut, pour que la parole même la plus digne attire l'attention qu'il lui est due, qu'elle parte d'un lieu qui commande cette attention, qu'elle soit prononcée sur un théâtre où sa valeur s'accroît du respect qui ne saurait être refusé à une grande et fondamentale institution. J'ajouterai que si nulle discussion publique, en quelque endroit que la scène en fût établie, n'était au-dessus de ses moyens et de ses forces, n'avait le droit de l'étonner, celle qui a lieu habituellement dans la chambre des pairs lui offrait des avan-

tages auxquels il devait mettre beaucoup de prix. Il était assuré d'y rencontrer toujours la mesure, le calme, l'aménité qui sont si favorables au développement d'une sage et lumineuse controverse, où les raisons sont exposées et écoutées, de part et d'autre, avec le sens rassis qui appartient à des hommes dont toutes les vues sont tournées vers la recherche du bien public, et qui tous ont la douce habitude d'honorer réciproquement la pureté de leurs intentions. M. Cuvier, sur cette arène si paisible, allait retrouver dans les débats parlementaires le ton, les formes, et presque la méthode qui lui étaient familiers dans les débats scientifiques, et il n'y aurait pas apporté de moindres lumières. Membre de plusieurs commissions durant le si petit nombre de jours qu'il a passés à la chambre des pairs, ses collègues peuvent témoigner de son assiduité, et de la scrupuleuse attention avec laquelle il a suivi les affaires dont elles eurent à s'occuper. Il ne nous reste de sa participation à ces travaux qu'un rapport sur un projet de loi relatif aux céréales : le temps pressait, et ce rapport fut fait, je crois, du jour au lendemain. On sait combien la matière est ardue et délicate ; et le peu d'heures que je viens de dire lui suffirent cependant pour produire un exposé parfaitement exact et suffisamment étendu des faits qui la dominent, des principes généraux

qui la doivent régir, de la législation qui lui a été appliquée depuis un certain nombre d'années, et enfin des considérations qui militaient en faveur de la mesure proposée, et que la chambre a adoptée. Il eût été difficile de faire mieux, même avec beaucoup plus de temps. Grâce à ce travail, qui lui fut si léger, quelque chose de lui se retrouvera dans les collections de la chambre des pairs.

Vous voyez que me voilà bien rapproché du triste but auquel je dois vous conduire; je ne puis cependant me résoudre à l'atteindre avant d'avoir tenté quelques efforts pour vous faire un peu connaître dans sa vie privée l'homme illustre dont je ne vous ai exposé que la vie savante et politique, pour vous le montrer dans cet intérieur, où tant de qualités aimables et attachantes venaient tempérer ce qu'aurait eu de trop imposant, pour ceux qui l'approchaient même familièrement, la pensée qu'ils se trouvaient en présence d'une aussi vaste capacité, d'une science aussi universelle. N'a-t-il pas dit lui-même, en parlant de l'intérêt avec lequel se font lire les éloges de Fontenelle et de Condorcet: « Ce ne
« sont pas les extraits toujours insuffisants des
« ouvrages si connus d'ailleurs de tant d'hommes
« célèbres, ce ne sont point les indications pres-
« que toujours incomplètes de leurs découvertes,
« mais c'est la connaissance intime de leur indi-

« vidualité, c'est le plaisir d'être admis pour ainsi
« dire dans leur société, de contempler de près
« leurs qualités, leurs vertus, leurs défauts même,
« qui font de ces éloges une des lectures les plus
« attachantes et les plus utiles. » Ce peu de lignes
me trace un devoir que je dois essayer d'accomplir, quelque assuré que je sois de rester à une prodigieuse distance des modèles qu'il cite, et des exemples qu'il a lui-même donnés. Voyons donc dans ce Jardin des Plantes, où il était établi et fixé depuis près de quarante années, auquel il avait pour ainsi dire attaché son existence, à deux pas de ce Muséum d'histoire naturelle, auquel il portait un véritable amour, et qu'il a tant enrichi; touchant au Cabinet d'anatomie comparée, dont il était le créateur; au centre de cet établissement unique dans le monde, où l'homme le plus instruit, et celui qui est le plus désireux d'apprendre, pourraient également passer leur vie, entourés des jouissances, des secours et des leçons qu'ils poursuivent avec une ardeur pareille; au milieu de cette suite de bibliothèques rangées dans un ordre admirable et si bien combiné pour faciliter les recherches que nécessitait la prodigieuse diversité de ses occupations; dans ce grand cabinet où pendant tant d'années ont passé, se sont rencontrés, le samedi de chaque semaine, non-seulement les hommes

dont les travaux ont illustré la France, mais presque tous ceux que l'Europe a possédés au même titre dans ce même espace de temps, et tous ceux encore qui, voyageurs répandus sur la surface du monde, arrivant de l'Inde ou des bords de l'Ohio, des rives de l'Amazone, de la Nouvelle-Hollande, ou des mers glaciales, n'ont jamais manqué, pour peu qu'ils aient traversé notre capitale, de visiter le grand naturaliste avec lequel pour la plupart ils étaient déjà en correspondance.

Quelle réunion, quelle hospitalité que celle où les jouissances intellectuelles, données, transmises, échangées si largement, forment, entre tant de gens heureux de se voir, de se parler, de s'entendre, et dignes de s'apprécier, un lien que chacun se plaît à resserrer! Et dans ce concours presque sans exemple de vieilles et de jeunes célébrités, de maîtres et de disciples, arrivant, se rejoignant de tous les coins de la terre, combien la place de M. Cuvier était belle et simplement occupée! Son air grave sans sévérité, son obligeante attention à écouter même ceux qui se seraient le plus volontiers bornés à l'entendre, cette incroyable variété de savoir, qui non seulement lui permettait de prendre part aux conversations les plus diverses, mais qui lui fournissait les moyens d'y porter presque

toujours, sur quelque sujet que ce fût, le tribut d'un aperçu nouveau, quand ce n'était pas celui d'une connaissance scrupuleusement approfondie; car il n'a jamais rien su que bien, et que n'a-t-il pas su? voilà ce que tous nous avons eu sous les yeux, jusqu'au moment fatal qui a tranché le cours d'une si utile, d'une si brillante existence. Mais cette partie de la vie intérieure de M. Cuvier tient encore un peu de la vie publique: pénétrons plus avant dans ses habitudes intimes et familières. Admirons d'abord l'égalité de son humeur, l'absence de toute exigence dans ses rapports sociaux, de quelque nature qu'ils fussent; cette douceur enfin de commerce qu'ont pu constamment apprécier ceux qui l'entouraient, et qu'ils ont généralement attribuée à un trait fort remarquable et caractéristique de son esprit, l'absence de toute vanité: éloge si précieux, et qui se peut bien rarement accorder sans restriction. Ajoutons que non seulement il ne connut jamais le sentiment de la haine pour personne, mais que les contradictions qu'il a éprouvées dans sa carrière scientifique et administrative n'avaient laissé dans son ame aucune amertume pour ses adversaires: en général, il croyait que l'ignorance fait plus de mal qu'aucune des passions des hommes; il avait coutume de dire de ceux dont il réprouvait le plus les

paroles ou les actes, surtout en matière politique : *Ils sont plus à plaindre qu'à blâmer, car ils ne savent ce qu'ils font.*

Généreux et charitable, il ne sut jamais repousser la demande d'un secours pécuniaire, et cela dès le commencement de sa carrière, lorsque sa position, loin d'être aisée, lui prescrivait une grande économie. Cet homme enfin, dont le temps était si précieux, que réclamaient tant de fonctions diverses, n'a jamais refusé de recevoir, à l'instant même, les personnes qui avaient à l'entretenir de leurs affaires. « Quand on demeure, disait-il, au Jardin des Plantes, si loin des sollicitateurs, on n'a pas le droit de fermer sa porte. » Tel était d'ailleurs l'arrangement de sa vie, et les heures y étaient si parfaitement distribuées, sans qu'une seule minute en fût jamais perdue, qu'il a trouvé dans cette distribution le moyen de suffire à tout, même au plaisir de fréquenter les sociétés dont l'habitude lui était douce, et à l'obligation qu'il s'était imposée de beaucoup de devoirs que l'usage seul commande, et qu'on lui eût aisément pardonné de négliger. S'établissant pour chacun de ses travaux dans la pièce de sa bibliothèque où devaient se trouver, sous sa main, les ouvrages dont il pourrait avoir besoin, lisant, écrivant même dans la voiture qui le transportait, rentrait-il de quelqu'une

de ses courses, d'un conseil ou d'une académie, il traversait toujours l'appartement où se tenait sa famille, et après quelques paroles d'obligeance et d'amitié, courait au plus vite s'enfermer dans le cabinet qui le devait recevoir, suivant l'occupation qu'il avait en vue : il n'en sortait que sur l'avertissement que l'heure du dîner était venue, et n'entraît presque jamais sans tenir à la main le livre où il achevait, soit la page, soit l'article commencé. Peu d'instant après le repas, il retournait dans ce cabinet, et si rien ne l'appelait au dehors, y demeurait jusqu'à onze heures. Il se rendait alors dans l'appartement de madame Cuvier, où on lui faisait pendant une heure cette lecture que j'ai déjà indiquée de quelques ouvrages de littérature grave ou légère, ancienne ou moderne. Ce délassement était un de ceux qu'il prisait le plus, qui le reposait le mieux des travaux et des affaires qui l'avaient occupé dans la journée. Durant la dernière année de sa vie, il s'est fait relire presque toutes les œuvres de Cicéron. Qu'a-t-il donc pu manquer à un tel homme pour se trouver aussi heureux qu'on le puisse être au monde? Ses plus grandes peines, hélas! sont sorties de ce qui aurait dû faire son plus grand bonheur. Jouissant des douceurs de l'union la mieux assortie, et où il avait rencontré dans une digne compagne toutes les qualités